

LE REPORTER



Décembre 2006

Vol. 8 N° 2

MÉDIAS ÉTUDIANTS



Dans ce numéro :

Éditorial	p. 2
Rencontre Yves Boisvert	p. 3
Français à Montréal	p. 4
Journal <i>The Link</i>	p. 5
Stage à <i>La Presse</i>	p. 6-7
<i>La Jonction</i>	p. 8
Rencontre Simon Durivage.....	p. 9
<i>Danser sur les ruines</i>	p. 10
Journal <i>Le Pouls</i>	p. 11



Éditorial

FAIRE SA PLACE

Marie-Noëlle Legault

S'il y a un métier pour lequel il n'y a pas de route précise à suivre, c'est bien celui de journaliste. Des bacheliers en communication, en droit, en littérature et même en génie physique sont parmi les nouveaux piliers des salles de rédaction. Plusieurs ont eu des expériences de travail variées avant d'avoir « l'appel » de la plume. Toutefois, une chose demeure, un des meilleurs endroits où apprendre et faire ses classes reste le journalisme étudiant.

Si *La Presse* demande maintenant beaucoup plus d'expérience que celle que l'on obtient en passant par le journalisme étudiant, son stage, lui, demeure un excellent endroit pour faire ses premières armes dans le milieu. « Le passage par les journaux étudiants est toujours aussi valable et même essentiel. C'est là où tu fais du « terrain » où tu peux te commettre, où tu peux faire des erreurs sans conséquence grave » croit Simon Drouin, journaliste sportif à *La Presse* et lui-même un ancien de *l'Impact Campus* de l'Université Laval.

Plus encore, dans un milieu où tout curriculum vitæ doit être accompagné de textes publiés, ces journaux sont une première base pour la construction d'un portfolio. Certains étudiants ont même profité de leur passage universitaire pour y dénicher leurs premiers scoops. Daniel Leblanc, journaliste au *Globe and Mail*, par qui le scandale des commandites a éclaté au grand jour, est un de ceux-là.

« Déjà, à l'époque, au journal étudiant, il avait le flair ; Leblanc était tombé sur une histoire de crosse au département de communication, il avait fouillé, patiemment, avec minutie. Après la publication de son papier, un prof avait perdu son job... » relate Patrick Lagacé dans *Le Journal de Montréal* du 20 octobre dernier. Les

deux journalistes se sont connus en 1994 à l'Université d'Ottawa alors qu'ils écrivaient pour *La Rotonde*.

Dans un autre ordre d'idées, on peut affirmer que les journaux universitaires étudiants se portent bien au Québec. Ils sont nombreux et variés, des plus professionnels (*Montréal Campus*, *Quartier Libre*, *Impact Campus*, *The Link*) aux plus artisanaux comme ceux faits par les étudiants de divers programmes (*Le Reporter* en est un bon exemple).

Cette bonne santé des journaux étudiants devient flagrante quand on compare ceux du Québec à ceux de la France. « Ce sont des pros, je suis impressionné » affirmait un étudiant lyonnais au journaliste Antoine Robitaille dans *Le Devoir* du 11 janvier 2003. Il faut dire que cet étudiant rencontré aux Entretiens Jacques-Cartier œuvrait pour un journal qui tire à moins de 1 000 exemplaires trois fois par an. En comparaison, le *Quartier Libre* est un bimensuel qui est publié à des milliers d'exemplaires, tout comme le *Montréal Campus* de l'UQAM.

L'accès à la profession est également plus difficile en France qu'au Québec. Par exemple, en 2003, un étudiant sur six était accepté dans un département de communication comme celui de l'UQAM, note le *Quartier Libre*. L'École supérieure de journalisme de Lille, en France, acceptait seulement une candidature sur 18.

Toutes ces expériences aident à se tailler une place dans la profession, mais certaines qualités sont davantage appréciées. Curiosité, connaissances générales, capacité de vulgariser et d'écouter font partie des atouts que chaque patron recherche toujours chez le jeune journaliste.

DU PIGEON DISSIDENT À LA PRESSE

Sophie Ouimet

C'est au *Pigeon Dissident*, le journal des étudiants en droit de l'Université de Montréal, que le journaliste Yves Boisvert a fait ses premiers pas dans le métier. Il est aujourd'hui l'un des chroniqueurs vedette à *La Presse*. Le journal étudiant serait-il la meilleure école de journalisme? Petite histoire d'un grand succès.

C'est en participant aux journaux étudiants, et non sur les bancs d'école, que M. Boisvert a appris son métier. S'il signe ses premiers articles dans le *Pigeon Dissident*, c'est surtout dans l'hebdomadaire *Continuum*, l'ancêtre de *Quartier Libre*, qu'il se frotte aux rudiments du journalisme. Il passe deux ans au *Continuum*, d'abord comme critique de théâtre - peu de gens le savent, mais il détient un certificat dans ce domaine - puis comme rédacteur en chef.

« C'est une école formidable, un endroit stimulant, un journal bien fait, rigoureux, avec une structure semi-professionnelle, qui m'a permis de rencontrer des gens qui partageaient les mêmes intérêts que moi », explique-t-il. Puis, avec un plaisir évident, il ajoute : « Nous avons nos idoles et nos têtes de turc. On critiquait tout! C'était aussi un lieu de discussion. On pouvait passer la nuit à choisir les titres! », se souvient-il en riant.

Selon M. Boisvert, le baccalauréat en journalisme n'est pas la meilleure façon de faire ses classes. « Je trouve que ce n'est pas une bonne école. Des cours de curiosité intellectuelle, ça ne se donne pas. L'écriture journalistique, ça s'apprend, mais jusqu'à un certain point. Ça ne fait pas de quelqu'un un journaliste pour autant », tranche le chroniqueur chevronné.

« Baccalauréat en journalisme ou pas, je pense qu'il est préférable d'avoir une formation dans un domaine parallèle, poursuit-il. Lorsqu'on connaît une discipline à fond, on possède un bagage. Reste à apprendre à écrire. »

Toutefois, posséder un diplôme dans un domaine ne garantit pas le succès. « Même avec un baccalauréat en droit, il a fallu que je travaille très fort en arrivant au palais de justice de Montréal! » explique celui qui a été affecté aux affaires judiciaires à *La Presse* pendant une dizaine d'années.

Pour M. Boisvert, les études idéales en journalisme dureraient de quatre à cinq ans et incluraient des cours dans des domaines variés : l'économie, le droit et la politique. Selon lui, toute formation est utile en journalisme. « Même si je n'avais pas couvert les affaires judiciaires, mes études auraient été un atout grâce à la gymnastique intellectuelle qu'elles m'ont inculquée. »

Quand on lui demande si le *Continuum* a servi de tremplin à d'autres journalistes de sa génération, M. Boisvert pense aussitôt à Jocelyn Coulon. « Déjà, au début de la vingtaine, c'était une vraie bolle des relations internationales! » lance-t-il. M.

Coulon a été journaliste et directeur de l'information internationale au *Devoir* pendant plusieurs années, en plus de collaborer à *La Presse* et d'enseigner le journalisme à l'université. M. Boisvert n'est donc pas le seul à avoir bénéficié de son passage au *Continuum*.

Quand il parle de ses débuts dans le métier, la voix de M. Boisvert se teinte de nostalgie. Du *Pigeon Dissident* à *La Presse*, il en a fait du chemin. Et son chemin passe en grande partie par les journaux étudiants. Il faut bien commencer quelque part... et ça peut mener loin, très loin.

C'est en participant
aux journaux
étudiants, et non
sur les bancs d'école,
que l'on apprend
son métier.

Yves Boisvert, chroniqueur

Études

LES FRANÇAIS DÉBARQUENT À MONTRÉAL

Jean-Claude Paquet

Vous êtes dans un cours de journalisme à l'Université de Montréal. Vous regardez autour de vous ; un, deux, trois, quatre...douze Français sont dans votre cours ! Dans pratiquement tous les cours de journalisme, il y a une tendance qui se dessine...il y a beaucoup de Français ! Ils sont au Québec dans le dessein de faciliter leur entrée dans une école de journalisme en France. Le journaliste du *Reporter* s'est entretenu avec Bérengère Guy, une étudiante du certificat en journalisme de l'Université de Montréal qui est au Québec depuis août 2005.

Le Reporter : Qu'est-ce qui pousse les Français à venir étudier le journalisme à l'étranger ? Et pourquoi choisir le Québec ?

Bérengère Guy : Il n'y a pas la barrière de la langue. Le Québec c'est loin certes, mais les gens parlent français. Aussi, les études au Québec, que ce soit en journalisme ou autres, sont beaucoup plus accessibles. La différence est qu'ici tu paies tes études, mais tu es pratiquement assuré d'être accepté au programme que tu veux. À l'inverse, en France, les études sont gratuites (ou presque), mais les concours à l'entrée et les exigences sont beaucoup plus restrictives. Pour ma part, j'ai postulé à l'École des hautes études en sciences de l'information et de la communication-CELSA, mais le niveau était vraiment élevé, et je n'ai pas réussi à y entrer. Je me retrouvais donc dans une impasse, puisque je voulais absolument étudier en journalisme. Alors étudier au Québec était l'option la plus intéressante.



Photo: Jean-François Villeneuve

LR : L'admission aux écoles de journalisme en France est donc très contingentée ?

BG : Oui, les cours sont contingentés. Les concours à l'entrée sont difficiles. Lorsque tu réussis ton baccalauréat (français, après le lycée), si tu veux t'orienter vers le journalisme, la meilleure voie pour te donner les meilleures chances d'y arriver c'est de suivre une « prépa » (formation intensive qui dure deux ans avant d'accéder à l'école). Mais là encore, pour y accéder, tu dois présenter un excellent dossier scolaire.

LR : Est-ce utile d'aller à l'étranger pour étudier le journalisme ? Faut-il aussi écrire des articles ?

BG : Utile, oui énormément, mais plus d'un point de vue personnel et individuel. Car c'est une expérience de vie très enrichissante. Tu découvres d'autres manières de travailler, tu apprends à devenir flexible. Tu appréhendes les

problèmes d'une façon différente. Le fait d'évoluer dans un contexte différent te force à avoir une vision plus large et plus ouverte. Et non, ce n'est pas utile d'écrire des articles pour les journaux étudiants. C'est toujours mieux d'en écrire, mais c'est davantage une expérience personnelle.

LR : A-t-on des exemples d'étudiants français qui, après le certificat de journalisme à l'UdeM, sont retournés en France suivre

une carrière en journalisme ?

BG : Anne Gaëlle Ricco est l'exemple par excellence ! Mais il faut dire qu'avant d'arriver au Québec pour suivre le certificat en journalisme à l'UdeM, elle a fait une grande école en France, ce qui lui a donné des clés pour réussir la suite de ses études. Après son certificat, elle a fait de multiples stages dans de grands journaux français tels *Le Point*, *Marianne*, *Le Figaro* et *Le Monde.fr*.

ENTRE DIVERSITÉ ET RESPONSABILITÉ

Hélène Genest

Le 9 septembre 2002, c'est le branle-bas au centre ville de Montréal. Des vitres volent en éclats à l'Université Concordia, théâtre de manifestations contre la visite de Benjamin Netanyahu, un ancien Premier ministre d'Israël. Le chaos force l'annulation de la présentation du politicien. Du côté pro-israélien, on s'insurge contre cette atteinte à la liberté d'expression.

Depuis le début de la Seconde Intifada en 2000 et de la résurgence des violences au Moyen-Orient, le ton monte sur le campus anglophone montréalais. Comment *The Link*, un des journaux étudiants de Concordia, parvient-il à gérer ces tensions dans la couverture des événements ? D'un côté le Hallel, un groupe pro-israélien. De l'autre, le Solitarity for Palestinian Human Rights (SPHR), un organisme pro-palestinien. Comment les collaborateurs du *The Link* réussissent-ils à préserver leur impartialité ?

« Personne n'est parfait, nous avons tous des préjugés », explique Misha Warbanski, la directrice du journal. *The Link* n'essaie pas d'équilibrer dans ses nouvelles la place faite à l'un et à l'autre des groupes. « Quand nous traitons les histoires qui remontent à la surface, nous essayons plutôt de trouver un équilibre au sein de chacune d'entre elles dans un article unique », précise Mme Warbanski.

La mission du journal est d'être la voix de ceux qui n'en n'ont pas. Est-ce que *The Link* est un journal étudiant activiste? Certains diront que oui, d'autres non. « Il est d'ailleurs impossible de plaire à tous, dit la directrice, mais on doit s'assurer de faire une bonne recherche et de vérifier les faits. »

La crise libanaise récente a présenté un défi comme l'explique Mme Warbanski. « Cet été, nous ne pouvions pas rapporter toutes les différentes manifestations. En échange, nous avons présenté un photoreportage

qui montrait différentes sortes d'oppositions à la guerre, y compris des juifs hassidiques exigeant la fin de la violence. Nous avons aussi couvert des sujets sous un angle différent, comme la crise environnementale au Liban suite à la guerre.»

La directrice explique que des liens se sont ainsi développés entre le journal et les groupes antagonistes, comme le Hallel et le SPHR. Les communautés se rendent toujours disponibles pour discuter des dossiers qui les concernent. Par exemple, quand une bombe a explosé dans une école juive, il y a quelques années, un responsable de l'école a contacté *The Link* pour faire valoir le point de vue de l'établissement scolaire.



Pour les journalistes collaborateurs, *The Link* ne respecte pas un guide déontologique spécifique, bien qu'il souscrive aux principes généraux du journalisme. Les reporters débutants apprennent « sur le tas » et peuvent, au besoin, se faire épauler par l'équipe du journal.

« Concordia est une bonne école, en plein centre-ville de Montréal, un microcosme du monde avec sa diversité. Il y a beaucoup d'étudiants internationaux et d'immigrants de première génération, toujours attachés aux valeurs de leurs pays. Si tu as fait une erreur dans ton article à propos d'un endroit où tu n'as jamais été, tu recevras du courrier de gens fâchés », renchérit Mme Warbanski. Voilà une excellente manière de responsabiliser les reporters.

Le stage d'été à *La Presse*

DES CRITÈRES DE SÉLECTION

Martin-Frédéric

Depuis plus de 20 ans, le stage d'été du journal *La Presse* est sans contredit l'un des plus convoités chez les aspirants journalistes. Bon an, mal an, plus de 250 candidats tentent leur chance auprès du « plus grand quotidien français d'Amérique ». Attention! N'entre pas qui veut dans cette immense et prestigieuse rédaction; surtout depuis que les exigences en matière d'expérience journalistique ont été revues à la hausse.

Tristan Péloquin avait une feuille de route respectable, mais, somme toute, assez brève lorsqu'il a posé sa candidature au printemps 2002. Outre un stage de quelques mois comme chercheur à la *Première chaîne* de la radio de Radio-Canada, il a fait un peu d'animation à CISM. Principal fait d'armes son travail comme chef de pupitre à la section campus du journal *Quartier Libre*. Une expérience qui lui paraît aujourd'hui bien modeste comparée à l'impressionnante feuille de route de la plupart des stagiaires de 2006. « Je suis loin d'être convaincu que j'aurais été retenu pour le stage de cette année-là, reconnaît-il. On exige maintenant des stagiaires qu'ils soient déjà un peu expérimentés, ce qui n'était vraiment pas le cas pour moi en 2002, comme pour plusieurs autres stagiaires. »

Le journaliste Paul Roux, qui a joué cette année le rôle de tuteur auprès des stagiaires, ne partage pas entièrement cette analyse. « On ne choisit pas les candidats qui ont trop de métier, ça demeure un stage de formation. On veut les former et non les «déformer» », explique-t-il, tout en reconnaissant que cinq des huit stagiaires de la cuvée 2006 provenaient des autres

quotidiens du groupe Gesca. « Les journaux affiliés à *La Presse* sont une porte d'entrée, incontestablement », admet-il.

Beaucoup d'appelés, peu d'élus

Sur les quelques 250 curriculum vitae reçus chaque année, à la mi-février, le directeur de l'information, Éric Trottier, et son équipe, n'en retiennent que 50. C'est donc dire que pour quatre postulants sur cinq, c'est la déception de se faire dire que leur expérience ne répond pas aux critères recherchés par le quotidien de la rue Saint-Jacques.

Quelles sont ces qualités qui permettent d'être convoqué aux examens de français, de rédaction et de connaissance générale? Évidemment, les écrits antérieurs doivent être nombreux et pertinents; on cherche ainsi à écarter les candidats qui ne maîtrisent pas encore les bases du métier de journaliste. Ensuite, la connaissance d'une troisième langue et les séjours à l'étranger -sans qu'il ne s'agisse d'une expérience journalistique- ne passent pas inaperçues sur le CV. Selon M. Roux, ces antécédents illustrent que le candidat, confronté à d'autres réalités culturelles, est capable de débrouillardise et d'adaptation. « Dans une ville comme Montréal qui n'est pas strictement québécoise et pure laine, cet esprit d'ouverture prend tout son sens », explique-t-il.

Des 50 participants à l'examen, au début avril, seuls 15 auront la chance de passer à l'étape ultime, soit l'entrevue de sélection finale - début mai. Sept heureux élus sortiront vainqueurs de cette course âprement disputée.

N DE PLUS EN PLUS RELEVÉS

ric Constant

Faire sa marque

Même si un stage est par définition d'une durée temporaire, il va sans dire que la plupart des participants visent l'obtention d'un poste à *La Presse*. Leur performance pendant ces dix semaines pèsera évidemment lourd dans la balance, mais le nombre de stagiaires dont on retiendra les services à l'automne variera surtout selon les besoins conjoncturels du journal.

Tristan Péloquin se souvient avoir eu un bon pressentiment au fur et à mesure que son stage progressait. « En voyant la façon dont mes articles étaient «joués» et les sujets relativement importants qu'on me demandait de couvrir, se rappelle-t-il, je savais que j'avais fait bonne impression auprès de mes patrons. » Le jeune scribe avait vu juste : 72 heures après sa dernière journée comme stagiaire, il était appelé en renfort comme surnuméraire. Huit mois plus tard, on lui offrait un poste permanent de fin de semaine dans la salle de rédaction. M. Péloquin est maintenant journaliste à temps plein au secteur de l'information générale de *La Presse*.

Cependant, les stagiaires qui ne sont pas immédiatement rappelés - le sort de la majorité - ne doivent pas

se décourager pour autant. Membre de l'édition 2004 du stage d'été, Mali Ilse Paquin n'a pas été retenue à la ligne d'arrivée - même si son évaluation finale s'est avérée très positive. Selon elle, la productivité et l'audace des apprentis journalistes sont récompensées.

Les stagiaires qui ont obtenu des postes permanents à *La Presse*:

2000

Marie Allard
Pascale Breton

2001

Chantal Guy
Sébastien Rodrigue
Alexandre Vigneault

2002

Tristan Péloquin
Sophie Allard

2003

Maxime Bergeron
Nathâëlle Morissette
Simon Chabot-Blain

2004

Émilie Côté

2005

Malorie Beauchemin
Philippe Mercure

« Le mot d'ordre dans la salle de rédaction : terrain, terrain, terrain. Les patrons veulent des journalistes capables d'aller chercher la nouvelle et d'écrire cinq articles par jour, dit-t-elle. N'empêche qu'il est difficile de savoir exactement sur quels critères ils vont faire leurs choix à la fin de l'été. »

Mme Paquin garde un très bon souvenir de son stage, qu'elle qualifie « d'expérience extraordinaire ». Une expérience qui l'a visiblement bien servie puisqu'elle est aujourd'hui collaboratrice de *La Presse*, à Londres, d'où elle fait parvenir deux ou trois textes par semaine. Comme quoi il y a de l'espoir après le stage d'été, même pour ceux qui ne sont pas retenus.

« J'ai établi une relation de confiance avec les patrons de *La Presse* qui connaissent bien mon travail maintenant. J'ai travaillé fort pour

me rendre jusqu'ici, mais je sens que le meilleur est à venir. Il faut savoir créer sa chance! » conclut-elle avec optimisme.

La Jonction

LA RÉDACTION PUBLICITAIRE : UN MONDE À PART

Rachelle McDuff

La Jonction est une causerie-conférence organisée par les étudiants du certificat de journalisme et de rédaction. L'équipe du Reporter y a assisté le vendredi 20 octobre 2006. La soirée était animée par Claudette Préfontaine, étudiante au certificat de journalisme.

Écrire pour une agence de publicité ou de marketing, vous y avez déjà songé? La rédaction publicitaire, un choix de carrière peu considéré par les étudiants en journalisme et en rédaction, se distingue par son style d'écriture particulier et par l'utilisation du terme « concepteur », qui se rattache plus souvent qu'autrement à la fonction de rédacteur. « Travailler comme rédacteur dans une agence de pub ou de marketing, c'est un peu frustrant. Tout le monde pense pouvoir écrire, mais il faut arriver devant le client avec des arguments béton sur ce qu'on a écrit. C'est pourquoi on nomme souvent ce poste « concepteur-rédacteur », affirme Jean Desautels, président et directeur général de Communication 7 et l'un des quatre invités de *La Jonction* qui avait pour thème *La rédaction publicitaire : les défis de la relève*. Martin Bélanger, vice-président à la création chez Ogilvy Montréal, Raymonde Lavoie, associée et directrice de la stratégie de création chez DesArts Communication ainsi que Marie-Ève Lupien, conceptrice-rédactrice à l'agence Bernier Renault Communication Marketing, étaient tous d'accord avec l'affirmation de M. Desautels.

Qualités recherchées

Bien que les qualités pour devenir rédacteur publicitaire sont sensiblement les mêmes que pour devenir journaliste ou écrivain - curiosité, grande culture générale, capacité de discernement, débrouillardise - il faut néanmoins être conscient d'écrire dans le but de vendre ses idées et non seulement de les partager. « Il faut être une éponge, s'imbiber de ce que les gens peuvent sentir et vouloir, il faut être

vendeur. On doit avoir une stratégie d'approche, être capable de défendre nos idées au client », prétend M. Desautels. Mme Lavoie ajoute que le bilinguisme est un atout majeur : « être capable de créer, de rédiger dans les deux langues permet se trouver beaucoup plus facilement un emploi ». Détrompez-vous : il existe aussi des postes de rédacteur et qui « n'ont rien à voir avec la conception », assure Mme Lupien, qui vient tout juste de commencer dans le métier. Elle cite l'exemple de ceux qui rédigent des dépliants marketing pour certaines entreprises ou pour le gouvernement, comme c'est le cas des brochures de la SAQ.

Nouvelle ère et nouvelles technologies

Le domaine de la pub a subi certains changements depuis quelques années, surtout lorsqu'il est question d'attribuer aux firmes publicitaires les campagnes gouvernementales. M. Bélanger explique que le scandale des commandites a eu un effet incroyable sur la pub. « Les procédures sont rendues tellement compliquées, il faut voir en détails les états de compte et on ne fait plus confiance. Nous sommes présentement dans l'ère post-Gomery! », s'exclame-t-il. Mme Lavoie fait part d'un constat malheureux pour le Québec : l'Ontario ramasse de plus en plus les contrats gouvernementaux qui étaient remis au Québec.

En ce qui a trait à l'arrivée d'Internet, les quatre invités partagent la même opinion. « Ça ne nous a pas touché tant que ça. On ajoute cela à la panoplie de façons de faire. C'est un véhicule parmi d'autres », pense M. Desautels. Il se permet toutefois un bémol : « Les concepts sont peut-être un peu plus universels et interactifs sur Internet et la culture s'est mondialisée, ce qui permet l'exportation des idées. »

Rencontre avec Simon Durivage

PETITE LEÇON DE JOURNALISME

Valérie Deumié

Quelles histoires Simon Durivage peut-il bien raconter? N'importe lesquelles, car c'est un conteur-né. C'est d'ailleurs l'une des grandes qualités que doit avoir un bon journaliste. Mais attention! « Il faut être en mesure de les raconter en étant le plus concis possible », souligne le célèbre chef d'antenne. Puis, sans tarder, il tâche d'en faire la démonstration, au grand plaisir de la quarantaine d'étudiants et du professeur André Béliveau, réunis, en ce 1^{er} novembre, pour un cours de journalisme, à l'Université de Montréal.

M. Durivage insiste : « Il faut vraiment être curieux! » Car sans la curiosité, le journaliste n'est rien. C'est une aptitude sans laquelle il ne peut remplir son devoir, soit informer les autres en s'informant d'abord lui-même. Cela signifie qu'il doit se montrer particulièrement rigoureux dans son travail. M. Durivage ajoute qu'un journaliste doit œuvrer dans le respect de la société. Pour cela, il doit constamment garder à l'esprit les balises que sont les règles de l'éthique et de la déontologie journalistique. En faisant preuve de prudence, il évite de tomber dans l'un des pires pièges qui guettent le journalisme : le sensationnalisme. Comme l'explique M. Durivage, il faut prendre garde de « trop vouloir montrer et ne pas assez dire ».

Guerre des mots

Interrogé sur la pertinence des chaînes d'informations continues, M. Durivage, en sa qualité d'animateur de *RDI en direct*, répond qu'il y a effectivement un grand débat autour de cette question. À son avis, il faut rester en ondes tant qu'on a quelque chose à dire. Or, la guerre que les médias se livrent contraint le réseau à vouloir garder ses téléspectateurs. Cela suppose que les intervenants

doivent inlassablement entretenir l'intérêt du public. D'où le danger de tomber dans l'information-spectacle qui, rapelons-le, est un des grands pièges du journalisme.

Des médias en santé

Que les futurs journalistes se réjouissent! « Nos médias sont en santé », déclare M. Durivage. Confronté à l'inévitable comparaison entre les médias américains et canadiens, le journaliste expérimenté nous assure qu'ici, les médias ne sont pas à la solde du gouvernement. Au Canada, l'information qui nous est transmise est plus

objective et plus honnête que chez nos voisins du sud. Cela est dû au fait que nous sommes plus tolérants et moins religieux que les Américains, mais également parce que leur patriotisme est beaucoup plus fort que celui des Canadiens en général.

Les médias ont joué un grand rôle dans l'évolution de l'identité culturelle du peuple québécois. « C'est la télévision qui a sorti le Québec de la Grande noirceur, se rappelle M. Durivage. La télé a tué Duplessis! » Pour lui, c'est le petit écran qui a le plus d'impact sur les gens, mais il avoue, un voile teinté de nostalgie dans la voix, que la radio est, à ses yeux, un médium plus riche et plus satisfaisant. L'homme regrette d'ailleurs le plaisir qu'il avait à présenter l'émission *Montréal Express* pour

la radio de Radio-Canada.

Enfin, pour être heureux dans ce métier il n'y a qu'un secret : être travaillant. M. Durivage est passionné par ce qu'il fait. Il a l'attitude du fonceur qui sait que personne ne pourra l'empêcher de faire ce qu'il aime. En faisant référence à ses débuts laborieux, il affirme : « Le journalisme est un métier fabuleux et fascinant, mais il faut se battre. »

« Le journalisme
est un métier
fabuleux
et fascinant,
mais il faut se battre.
Quand on veut,
on peut ! »

Simon Durivage

Étudiante tchéchène

PAS ENCORE JOURNALISTE ET DÉJÀ MENACÉE

Émilie Fondanesche

Milana Terloeva, 26 ans, réfugiée tchéchène depuis 2003, est étudiante à l'école de journalisme de l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po). Le 13 septembre dernier, chez Hachette Littératures, elle publie *Danser sur les ruines*. Une autobiographie racontant la vie au milieu de la barbarie. Elle y dévoile le quotidien des guerres en Tchétchénie depuis 1994 et dénonce les pratiques de l'armée russe. Quelques semaines après la parution, une autre journaliste, la Russe Anna Politkovskaïa est assassinée, pour avoir, dit-on, révélé cette même barbarie de guerre. Depuis, par précaution, Milana est protégée en France et son espoir de lancer un journal tchéchène indépendant est perdu.

Telle une critique envers la politique étrangère et nationale, tel un manifeste d'espoir pour les étudiants tchéchènes, *Danser sur les ruines* est aussi le parcours poignant d'une jeune femme qui aimerait que son peuple ait enfin la parole. C'est un combat périlleux pour lequel elle ne pensait pas risquer sa vie. Au contraire, dans ses dernières lignes, elle espère pouvoir rentrer en Tchétchénie en tant que journaliste pour y lancer un journal pour les étudiants. Le livre connaît un franc succès, on se l'arrache en France. Alors que la jeune auteure apparaît dans les médias et qu'elle obtient les fonds suffisants pour monter son journal, Anna Politkovskaïa est retrouvée morte en plein cœur de Moscou le 7 octobre 2006.

Un métier dangereux

La journaliste russe devait publier un article sur les tortures des guerres en Tchétchénie, photos à l'appui, dans l'édition du 9 octobre de *Novaïa Gazeta*, bi-hebdomadaire pour lequel elle travaillait. Cet événement n'était pas le premier et ne sera pas le dernier. Anna compte parmi 18 autres journalistes tués en Tchétchénie au cours de la dernière décennie, selon un rapport du *Committee to protect journalists*, organisme de défense de la presse libre mondiale basé à New York. La liberté d'expression est une

notion étrangère aux médias tchéchènes. L'information y est filtrée par un centre de presse militaire sous le contrôle du Kremlin. Les médias qui osent critiquer la Russie du président Poutine s'exposent aux menaces des forces russes.

Peu d'avenir pour les jeunes

La situation des jeunes en Tchétchénie est particulièrement précaire. Selon l'association Études Sans Frontières (ESF), les étudiants sont la cible privilégiée des rafles, ils risquent la torture ou la mort, et leur avenir est bouché. Des cinq mille étudiants d'avant-guerre, seules quelques centaines fréquentent ce qui reste de l'université ou de l'Institut technique de Grozny.



ESF est une association apolitique à but non lucratif créée en 2003 par des étudiants français. Elle a pour objet de venir en aide à des étudiants de pays en grande difficulté politique ou en guerre, qui sont privés des moyens essentiels de mener à bien leurs études. Depuis trois ans, elle a pu financer le séjour en France d'une quinzaine d'étudiants tchéchènes, dont Milana, grâce à des donateurs privés. ESF s'engage actuellement à lancer la Mission Rwanda et à développer une action d'association à l'étranger. L'organisme recherche un soutien à l'échelle internationale de la part des étudiants, des médias et des

politiciens pour maintenir ses actions au nom de la liberté d'expression et du droit aux études.

C'est uniquement grâce à cette association que Milana est aujourd'hui en France, qu'elle y poursuit sa dernière année d'étude en journalisme et qu'elle peut s'exprimer. Reconnue journaliste avant d'être diplômée, elle publie son premier livre en français, langue qu'elle ne pratique que depuis trois ans. Malgré les espoirs et les ambitions de la future journaliste, la réalité la confine à la France, loin de sa terre, loin des siens.

LE JOURNAL ÉTUDIANT QUI PREND LE POULS DES FUTURS MÉDECINS

Katia Monteilhet

Le *Pouls* constitue l'outil de diffusion de l'Association des étudiants et étudiantes en médecine de l'Université de Montréal. Un groupe fort de 1 172 membres. Ce journal existe depuis 1983 et est conservé à la Bibliothèque et Archives Nationales du Québec. Il paraît chaque mois, sauf exception, les mois d'automne et d'hiver et est distribué gratuitement à la Faculté.

La durée des études médicales étant plus longue, les responsables du *Pouls* considèrent important pour les étudiants de porter parfois leur attention vers « autre chose que les bactéries ». Ils incitent les émules d'Hippocrate à participer aux événements liés à la vie étudiante, explique Jean-Philippe Dugas dans un éditorial. Une année préparatoire, deux années de préclinique, deux ans d'externat, suivis par la résidence, sont souvent parsemés d'embûches. Par une mise en page conviviale, *Le Pouls* invite les étudiants précliniques et externes à s'exprimer, tout en offrant des informations pratiques.

Le rédacteur en chef, Jean-Michel Leduc, note l'absence d'une ligne directrice dans l'évolution du journal. « L'équipe responsable étant souvent renouvelée depuis sa fondation, on ne peut élaborer une vision globale du magazine, chaque équipe ayant probablement eu sa propre vision du mensuel. » Pour lui, ce journal ne peut se confiner à une philosophie journalistique fixe, étant tributaire des articles soumis par ses collaborateurs, aux sujets très variés. Ces textes traitent de divers événements étudiants (sportifs, culturels, médicaux), de l'éthique médicale, de causes sociales (sans-abri, pauvreté, anorexie).

Le Docteur Alexandre Cadrin-Chênevert, aujourd'hui rési-

dent de 3^e année en radiologie au Centre hospitalier de l'Université de Montréal, était alors responsable de la section *Cybermédic*. Il a utilisé le magazine pour présenter *InfoRepère*, un programme de formation documentaire commun de la bibliothèque et de la Faculté de médecine. Son but est de rendre les participants plus compétents en matière de recherche d'information.



Aujourd'hui, le résident-radiologue explique que

Le Pouls « permet un partage d'opinions entre les étudiants du programme.

Le cursus de médecine représentant un long cheminement, un des seuls moyens de transfert d'informations et d'idées est justement le journal étudiant. »

Également, le Docteur Cadrin-Chênevert souligne que ce magazine devient essentiel quand les représentants étudiants désirent transmettre à l'ensemble de la communauté étudiante les projets importants du programme de médecine, tel *InfoRepère*. Il faut bien comprendre que ces futurs médecins sont éparpillés un peu partout dans les centres hospitaliers. *Le Pouls* offre donc un point d'ancrage, un élément fédérateur dans l'échange des idées, des connaissances et des événements.

Le résident explique que le journal, s'adressant surtout aux précliniques et externes, n'est pas lu par les résidents et les médecins. Les résidents se retrouvent donc sans journal étudiant, une lacune qu'il déplore. Même les médecins gagneraient à lire *Le Pouls*, qui leur permettrait de mieux comprendre les aspirations d'étudiants qu'ils côtoient chaque jour dans les centres universitaires.

Comité de rédaction

Rédactrice en chef : Marie-Noëlle Legault

Equipe de rédaction : Lionel Martin, Rachelle McDuff, Jean-Claude Paquet

Pupitreux : Normand Bélisle

Collaborateurs : Martin-Frédéric Constant, Valérie Deumié, Émilie Fontanesche, Hélène Genest, Rachelle McDuff, Katia Monteilhet, Sophie Ouimet, Jean-Claude Paquet

Révision : Patricia Barthélémy, Nathalie Collin
Annie Ferland et Julie Marcotte

Superviseur : Jean-Claude Leclerc

Avis aux collaborateurs

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de **3500** caractères, espaces comprises, police *Times New Roman*, 12 points à double interligne, pas d'alinéa. Ne pas inclure de photos dans votre texte, il est important de les envoyer dans un fichier séparé (JPEG). Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel adressé à :

lereporter@ageefep.qc.ca

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

Des commentaires, des questions,
des suggestions ?
Nous voulons vous lire !
Écrivez-nous à :
lereporter@ageefep.qc.ca

Prochaine date de tombée :
15 janvier 2007

De bonnes adresses...

Pour connaître les derniers développements, activités, concours, offres d'emplois et autres, rendez-vous :
<http://serveur-fep.fep.umontreal.ca/journalisme/>